

Vagabondages

Revue de poésie N°11 Sept. 1979 15F

...au féminin

Edmée

La Rochefoucauld

Louise Labé

Vagabondages

N° 11 Septembre 1979

Paris-Poète

Paris-poète

Association Loi 1901

Secrétaire générale :

Anne Gallimard

Réalisation :

Atelier Marcel Jullian

Direction artistique :

Atelier Pascal Vercken

ont collaboré

Gabrielle Althen

Antoine Audouard

Guy Brouty

Ariane Fasquelle

Edmée de La Rochefoucauld

Denise Le Dantec

Francine de Martinoir

Jean-Michel Maulpoix

Charles Meyer

Nadine Springora

Josy Vercken

Avec le patronage

de la ville de Paris

Vagabondages

3, rue Séguier 75006 Paris

634.15.16

Abonnement

10 numéros par an, 140 F

Si, malgré nos efforts, nous n'avions pas réussi à joindre tous les auteurs ou ayants droit des poèmes reproduits dans ce numéro, nous prions ceux-ci d'accepter nos excuses et de se mettre en rapport avec la Rédaction.

© 1979, Atelier Marcel Jullian/ISSN 0153-9620

Vagabondages

Un premier pari, sans doute le plus difficile, est gagné : avec ce onzième numéro, la revue entame sa deuxième année d'existence. Vous ne pouvez savoir de quels soins, de quels efforts, de quels combats, c'est l'aboutissement.

Merci donc, à tous, qui nous ont aidés. La Ville qui accorde son patronage ; les abonnés, fidèles, sans cesse grandissant, qui nous ont, plus que tous, encouragés ; les critiques qui ont rendu compte de notre aventure ; les lecteurs anonymes qui ont acheté au numéro chez les libraires et dans les kiosques ; nos confrères éditeurs qui nous ont accordé des droits de reproduction. Et enfin, tous les collaborateurs de la revue, à divers titres, avec mention particulière à Anne Gallimard, active, vigilante, qui, assurant le secrétariat général, a, souvent, tenu un numéro à bout de bras.

Le numéro 11, premier de la deuxième année ronde, est écrit... au féminin. Pour présentatrice, la duchesse de La Rochefoucauld. Parlant de Louise Labé, notre Poète du mois, elle justifie d'une phrase le thème choisi :

« En somme, elle revendique pour son sexe ce qu'elle s'est accordée à elle-même : le droit d'écrire, d'exprimer ce qu'elle pensait et ressentait. »

Le courant est passé, l'habitude est prise : la littérature, comme la vie, peut, enfin, se dire au féminin. C'est si vrai que le Poème au pluriel comprend, cette fois, sur 80 poèmes, 34 inédits, proportion jamais atteinte.

Enfin, nous avons dédié entièrement Poésies en fleurs à Ariane Chaudier, jeune poète de dix-neuf ans.

Vagabondages

N° 11

Edmée de
La Rochefoucauld *page 6*

Poème au pluriel *page 21*

Poésies en fleurs *page 93*

Poésies d'ailleurs *page 103*

Louise Labé *page 107*

Jeux poétiques *page 131*

Éditorial

Edmée de La Rochefoucauld

Louise Labé

Louise ou Loyse Labé, la Belle Cordière de Lyon ¹, auteur du xvi^e siècle, poète des amours malheureuses, a-t-elle été toujours admirée ou comme son contemporain Pierre de Ronsard — ils sont nés ou presque la même année — sombra-t-elle dans l'oubli pendant quatre cents ans? A-t-on toujours gardé le souvenir de ses trois élégies et de ses vingt-quatre sonnets d'une forme parfaite? A-t-on répété au long des âges sa plainte douce et déchirante :

*« Tout aussitôt que je commence à prendre
Dans le mol lit le repos désiré*

1. Louise était fille et femme de marchands cordiers. La corporation des cordiers — ouvriers, artisans travaillant, tressant le chanvre, le lin et la soie date au moins du XIII^e siècle.

*Mon triste esprit hors de moi retiré
S'en va vers toi incontinent se rendre*¹. »

Si un autre contemporain, Maurice Scève, doit sa gloire renaissante à Paul Valéry, son lointain disciple ès harmonie, c'est à Catherine Pozzi, peut-être, que Louise Labé doit une notoriété renouvelée. On sait que la fille du professeur Pozzi composa quelques très beaux poèmes qui reçurent la faveur et la ferveur d'André Gide et de Thierry Maulnier. Or, non seulement Catherine dédia à Louise son œuvre poétique, mais elle retrouva le rythme de sa sœur aînée dans ses vers avec interjections qu'elle adresse à un mystérieux Amour :

« *O vous, mes nuits, ô noires attendues* »

s'écrie Catherine Pozzi et Louise Labé :

« *O doux sommeil, ô nuit à moi heureuses* »

Les vers, chez l'une et l'autre, sont composés de dix syllabes (on sait que Paul Valéry écrivit en vers décasyllabiques *le Cimetière Marin*).

Louise Labé appartient à la belle « trilogie » des poètes du XVI^e siècle de la région lyonnaise, car il ne faut pas oublier Pernette du Guillet et bien sûr Maurice Scève.

1. Ses œuvres parues en 1555 ont été réimprimées plusieurs fois. L'édition de Charles Boy (1887) contient des recherches biographiques complétées depuis notamment par Alphonse Carlier dans un recueil intitulé « *Les poésies de Louise Labé* » (*Revue d'histoire littéraire de la France*, 1894) et par Fernand Zamaron « *Louise Labé, Dame de Franchise* » (A. G. Nizet Paris 1968).

En 1520, cinq ans avant Louise Labé, était née Pernelle du Guillet, à Lyon, poète également, mais tandis que les charmantes *Rimes* de cette dernière ne parurent en librairie, grâce à un mari¹ soucieux de préserver sa mémoire, que l'année de sa mort en 1545, Louise Labé publia de son vivant en 1555 son court et immortel recueil édité par Jean de Tournes, avec le privilège royal d'Henri II.

Pernelle avait pour maître Maurice Scève qui l'aimait et lui dédia sa *Délie* (cette *Délie* est, en quelque sorte, une sœur de Laure de Noves, l'amie de Pétrarque, mais *Délie* c'est aussi l'anagramme de l'*Idée* chère à Platon. Il faut en lisant les œuvres de l'époque penser toujours à Platon et à Pétrarque). Pernelle qui, de son côté, éprouva un certain sentiment pour Maurice Scève, paraît moins passionnée que sa compatriote. Elle écrira simplement mais ses accents sont assez directs :

*Pour contenter celui qui me tourmente
Chercher ne veux remède à mon tourment
Car en mon mal voyant qu'il se contente
Contente suis de son contentement.*

Ici, on voit la résignation. Chez Louise, l'attachement amoureux sera plus violent. Qui inspira cet admirable distique :

*Tu es tout seul tout mon mal et mon bien
Avec toy tout et sans toy je n'ai rien*

1. Antoine du Moulin.

On a parlé du poète Olivier de Magny, le fait reste discutable.

Jusqu'au siècle dernier la vie de Louise Labé était mal connue, mais des érudits ont, ces cent dernières années, cherché et trouvé des détails biographiques intéressants.

Louise Labé (son père se nommait Pierre Charly dit Labé) naquit en 1525 à Parcieu en Dombes à cinq lieues de Lyon. Elle y fréquenta une propriété de famille, proche de la Saône et en 1565 y fut inhumée. Il se trouve en cette commune un lieu dit « La Cordière ». Le nom de *Labé* était celui du premier mari (Humbert) de la femme de son père qui hérita à la fois d'un fonds commercial de cordier et du nom. Louise se plaît aux jardins de son enfance et joue du luth en chantant près de la fontaine, nous dit l'auteur inconnu des *Louanges de Dame Louise*. Elle est musicienne « ayant passé, dit-elle, une partie de ma jeunesse à l'exercice de la musique ». Son Père qui ne savait que signer son nom, lui fait donner une éducation de jeune bourgeoise d'une famille aisée. Louise Labé enfin experte en équitation et au maniement des armes, participa casquée à des tournois. Plus tard, elle tint un salon littéraire. Louise était belle et connaissait sa beauté :

*C'étaient mes yeux dont tant faisait saillir
De traits, à ceux qui trop me regardaient*

(Anna de Noailles, qui a écrit — aussi — le Poème de l'Amour, louait également sa propre beauté.)

A qui sont adressées les strophes brûlantes de Louise? Olivier de Magny qui était de quatre ans plus jeune éprouva, c'est certain, un sentiment pour elle. On lit dans son ode adressée à Jean d'Illiers :

*... ce petit Archer (il s'agit de Cupidon)
Va secrètement se cacher
Dedans un des yeux de Loyse
D'où traître, il décocha sur moy
Le fier traict plein d'aise et d'é moy...*

Indication assez claire. D'ailleurs parmi les poèmes en hommage à Louise qui figurent à la fin du livre des Œuvres de Louise elle-même, on trouve une ode avec la dédicace suivante : « *Ode en faveur de Louise Labé à son bon signeur* » signée D.M. (De Magny).¹ D'autre part il y a, évidemment, la pièce dédiée au Sire Aymon (le mari de Louise s'appelait Ennemond, il s'agit d'un jeu de mots allusif). Dans ce morceau, Olivier de Magny ridiculise le cordier et décrit les beautés de sa « maîtresse », mais n'affirme pas que sa flamme ait été couronnée.

En fait, Louise devient amoureuse d'un homme de guerre. Beaucoup de troupes se rendaient en Italie, elle a pu trouver parmi elles ce jeune homme blond — au chef doré — aux yeux bruns, qu'elle évoque avec amertume :

*Las que me sert que si parfaitement
Louas jadis et ma tresse dorée*

1. J. Fabre - Olivier de Magny, 1886.

*Et de mes yeux la beauté comparée
A deux soleils...*

Parti vers les rivages du Pau cornu, l'infidèle l'oublie. Cet amant ne semble pas du tout s'identifier à Olivier de Magny, mal gracieux de corps, dont on est sûr qu'il l'admira mais qui avait la réputation d'être peu fixé dans ses amours.

Savante — Louise savait l'espagnol, l'italien, la musique — et agréable de visage — telle avec les traits fins que la montre la gravure de Woeriot — il était normal que la Belle Cordière fût entourée par de brillants amis cultivant lettres et arts et pourquoi pas de capitaines puisqu'elle était habile aux armes, sacrifiant dans une certaine mesure au dieu Mars (on a même prétendu qu'elle avait combattu à Perpignan...). Mais nul n'a jusqu'à présent identifié l'objet de l'ardente passion de la jeune Louise... Reste la possibilité d'un amour inventé pour satisfaire aux jeux poétiques du temps... et à ce sujet on se demandera quelle fut l'origine du mouvement pétrarquisant? Peut-être est-il dû au fait que Maurice Scève, étudiant à Avignon, découvrit en 1533 dans la chapelle des Cordeliers le tombeau de Laure. Ce tombeau, que François I^{er} visita, deviendra un lieu de pèlerinage sentimental. Bien des poètes vont imiter le chaste et unique amour de Pétrarque, mais celui-ci, au fond, n'est-il pas dans la tradition de l'amour courtois des trouvères et troubadours de France? Louise

Labé apporte autre chose qu'une imitation qu'elle procède de Pétrarque ou de Platon. Ses accents sont vifs, sa passion humaine, son attachement charnel. On a dit, inversant curieusement le temps, que Louise Labé était la Marceline Desbordes-Valmore du XVI^e siècle. Il y aurait même passion chez ces deux chanteuses d'amours déçues. On n'accuse pas Marceline de pétrarquiser, pourquoi les vers de Louise Labé ne seraient-ils pas sincères, inspirés par une passion véritable?

Trois *élégies* précèdent les *Sonnets*. Elles ont trait à l'amour, cet amour qui atteindra peut-être un jour comme elle-même les « dames ». L'aventure de Sémiramis renonçant à Mars pour Vénus est évoquée (mais on n'est plus très certain actuellement que la reine des jardins suspendus de Babylone ait vécu, en dépit des poèmes qui lui sont consacrés, notamment par Paul Valéry qui revint à Sémiramis pour en faire le sujet d'un ballet, Sémiramis étant entourée de savants.)

Dans la seconde *élégie*, Louise reproche son silence à l'infidèle. Le retour promis dans une lettre ne se produit pas... Au moins, sachons que Louise n'a eu qu'une unique passion :

*Comment oses-tu ainsi abuser celle
Qui de tous temps t'a été si fidèle?*

Elle affirme avec mélancolie cette fidélité :

Maints grands seigneurs à mon amour prétendent

mais Louise ne s'en soucie, nous le savons :

*Tu es tout seul, tout mon mal et mon bien
Avec toy tout, et sans toy je n'ai rien*

(Louise a l'art des formules fortes et concises.)

La troisième élégie s'adresse à ses compatriotes :

*Quand vous lirez ô Dames lyonnoises
Ces miens écrits pleins d'amoureuses noies
Ne veuillez point condamner ma simplesse
Et jeune erreur de ma folle jeunesse...*

Elle n'avait — dit-elle — pas encore seize hivers : ni peindre avec l'aiguille (broder), ni l'escrime n'ont pu lui suffire. Louise qualifie donc son amour d'erreur tout en l'excusant. Un jour apaisée par les ans, elle mourra chez un ami voisin de Lyon, Thomas Fortini, et sera enterrée chrétiennement.

Auteur d'élégies et de sonnets d'une forme rigoureuse, on lui doit *le Débat* en prose (fort plaisant et plein de sagesse) *de Folie et d'Amour*, ce débat qui valut à Louise de son vivant plus grande renommée que ses poèmes¹. Rappelons le thème qui se développe en 90 pages et cinq discours : *Amour et Folie* sont invités par Jupiter à un festin. Cette dernière veut passer la première. Elle reçoit une flèche d'Amour. En représailles elle lui bande les yeux. Les dieux débattent de leurs mérites et de leur préséance. Mais le dieu suprême de l'Olympe incertain remet l'affaire à trois fois, sept fois neuf siècles et commande aux deux parties

1. Fernand Zamaron - Louise Labé, Dame de Franchise
A. G. Nizet 1968.

« de vivre amiablement ensemble » cependant « guidera Folie l'aveugle Amour ». (Que l'amour guide la folie.) Louise émet sa propre opinion en fortes maximes : « *Le plaisir que donne Amour est caché et secret, celui de Folie se communique à tout le monde* » « *Amour se plaît de choses égales car autant y a de plaisir à estre baysé et aymé que de baiser et d'aymer* », et elle poursuit : « *Combien de métiers faudrait-il chasser du monde si Folie en était bannie?* » « *Que fait tant de poètes au monde en toutes langues, n'est-ce pas amour?* » ... « *Incontinent que les hommes commencent d'aymer, ils escrivent vers...* »

Jadis nous nous sommes posé la question : « Y a-t-il un roman masculin et un roman féminin¹? » Demandons-nous aujourd'hui s'il faut distinguer absolument la poésie féminine de la poésie masculine? On trouve des poèmes de caractère viril, d'esprit philosophique dans la littérature du sexe faible, tels les écrits de Louise Ackermann et même d'Anna de Noailles amie de physiiciens, notamment de Painlevé, méditant à ses heures sur le destin futur de notre univers. Et bien sûr, il y a des poètes particulièrement sensibles, aimant la musique des vers, tels Lamartine ou Verlaine qui nous charment par leur douceur quasi féminine. Dans le cas de Louise Labé, comment trancher et juger? Sa poésie aurait-elle pu être composée par *un* poète? Singulièrement, il nous est possible d'émettre une opinion positive. En

1. *Femmes d'hier et d'aujourd'hui*. (Éd. Grasset).

effet, il existe deux versions d'un même poème, l'une signée de notre héroïne, l'autre d'Olivier de Magny¹. Les deux quatrains de ce sonnet sont identiques. Seuls les deux tercets sont différents. Sans chercher à résoudre ce singulier problème, constatons qu'il s'agit de deux « styles » interchangeables.

Louise Labé ne fut pas seulement un poète de grande classe, une femme jolie et instruite, une maîtresse de maison recevant les beaux esprits. Elle fut encore une féministe — mot et chose peut-être peu répandus à l'époque — et le prouva par une longue et dense préface à ses œuvres, adressée à Clémence de Bourges.

Clémence jeune fille de la société aristocratique de Lyon avait pour père François, seigneur de Nyons, général des Finances. Cultivée et douée — elle joua de l'épinette devant le roi Henri II et la reine en 1548 — elle vécut estimée de tous et mourut — de chagrin — peu après la mort de Jean de Peyrat, son fiancé, tué dans un combat contre les protestants au siège de Beaurepaire en 1561. Or, Louise Labé était appréciée par la vertueuse Clémence, ce qui met fin aux calomnies injustes, certaines allant jusqu'à l'accuser sans preuves d'avoir été une courtisane. Louise Labé développa dans son épître dédicatoire les thèmes qui lui étaient chers, à savoir l'instruction des femmes et l'amélioration de leur rôle dans la société. Citons le début :

1. *Sonnet II de Louise Labé, publié en 1555 ; Sonnet XVI d'Olivier de Magny, publié en 1556 (voir page 18)*

« ... les severes loi des hommes n'empeschent plus les femmes de s'appliquer aus sciences et disciplines : il me semble que celles qui ont la commodité, doivent employer cette honneste liberté que notre sexe ha autrefois tant desirée, à icelles apprendre : et montrer aus hommes le tort qu'ils nous faisoient en nous privant du bien et de l'honneur qui nous en pouvoit venir : Et si quelcune parvient en tel degré, que de pouvoir mettre ses concepcons par escrit, le faire songneusement et non dédaigner la gloire, et s'en parer plustot que de chaines, anneaus, et somptueus habits. »

En somme Louise revendique pour son sexe ce qu'elle s'est accordé à elle-même : le droit d'écrire, d'exprimer ce qu'elle pensait et ressentait. Droit dont elle fit un usage si remarquable que l'admiration des poètes, des professeurs et des simples lecteurs tant en France qu'à l'étranger, ne lui a pas été ménagée. Louise ne craignait pas la gloire, n'avait-elle pas fait suivre l'édition de ses œuvres de vingt-quatre poèmes à sa louange, écrits par des contemporains de valeur ? On peut penser aussi que ceux-ci offraient une sorte de garantie à Louise qui, douce et désireuse d'une bonne réputation, avait mis en garde dans son dernier sonnet ses compatriotes contre un méchant jugement :

« *Ne reprenez Dames, si j'ai aymé
Las que mon nom n'en soit par vous blamé...* »

On peut regretter qu'une âme si passionnée et si sincère se soit encombrée de la mytho-